

# Introduction

SOPHIE ROCHEFORT-GUILLOUET

*Larvatus prodeo*

Les mythes grecs font de La Vérité une figure allégorique, elle serait fille de Saturne et mère de la Justice. Pindare lui donne Zeus, le souverain des Dieux, pour père, et ces filiations divines montrent l'importance qu'elle revêt aux yeux des hommes. La quête de la vérité, derrière les apparences, détermine ses attributs : elle est généralement représentée sous les traits d'une jeune femme entièrement nue, tenant à la main un miroir ou un flambeau. La vérité se dévoile et rayonne.

Elle demeure cependant cachée aux profanes et sa découverte est le fruit d'une recherche, ce que symbolise sa demeure : le fond d'un puits. Démocrite résuma la chose en une formule destinée à un bel avenir « En réalité, nous ne savons rien, car la vérité est au fond du puits. » L'effort pour l'en faire sortir va offrir de nombreux thèmes aux peintres, graveurs et sculpteurs tandis que l'image récurrente va irriguer la littérature. Dans le *Tiers Livre*, Rabelais prête la sentence de l'atomisme d'Abdère à Héraclite. Cervantès lance Don Quichotte à la recherche de vérités que brouillent les puissances de l'imagination. Laurence Sterne réutilise l'image, en 1759, au profit du héros de son *Tristram Shandy*.

À partir de la Renaissance italienne, la Vérité est une des rares allégories dont la nudité n'a pas besoin d'alibi mythologique. Resplendissante et vengeresse, elle illustre le thème classique de la *Calomnie* comme dans le cas du tableau de Botticelli. Elle peut aussi servir picturalement à défendre le nom d'un personnage en butte à une opinion publique hostile, tels Richelieu ou Anne d'Autriche. À partir du milieu du XVII<sup>e</sup>, la Vérité devient la parèdre de la Justice. Vertu cardinale, elle orne les palais de justice.

Dans le même temps, la vérité devient l'idéal du chercheur, la divinité tutélaire du scientifique dans son combat contre « les vérités mortes », les dogmes et paradigmes dépassés qui entravent la recherche et le progrès : la nature n'a pas horreur du vide mais la pression atmosphérique explique les aberrations constatées par les fontainiers de Florence, la circulation sanguine est une réalité dont il faut persuader des facultés de médecine galénistes en diable, la génération spontanée oppose Pouchet à Pasteur autour de boîtes de Pétri devenues légendaires. Les Lumières et l'essor des sciences propulsent la vérité, démontrable, au rang d'étalon de la raison et de la morale. Cependant, il n'en est pas de même en dehors de la sphère savante, où la Vérité a toujours bien du mal à sortir du puits.

*La Vérité sortant d'un puits* est un tableau politique d'Édouard Debat-Ponsan, daté de 1898, peintre emblématique de la III<sup>e</sup> République, dont la toile devint le manifeste des défenseurs

d'Alfred Dreyfus. Il fut acheté par souscription et offert à Émile Zola dont le peintre admirait le combat. La toile représente une Vérité que l'on empêche de sortir du puits, une Vérité déterminée qu'un clerc (l'église) et un spadassin (l'armée) agrippent avec violence. « La Vérité dressant son miroir s'efforce de sortir du puits, où la maintiennent l'hypocrisie de Basile et la rude poigne de la force brutale ». Zola admirait cette œuvre et en fit l'éloge devant le peintre : « Ce qui fait si émouvante cette Vérité sortant du puits, c'est qu'on semble entendre devant cette toile le cri de conscience d'un honnête homme. » Debat-Ponsan lui répondit : « J'ai voulu seulement rendre l'âme nue de l'abominable Basile [personnage malfaisant du *Barbier de Séville* de Beaumarchais], sans savoir que je peignais du même coup le tableau le mieux réussi de ma carrière d'artiste. Je n'ai d'ailleurs aucun mérite à cela ; ce n'est pas ma main, c'est mon cœur qui guidait mon pinceau. »

Le XIX<sup>e</sup> siècle finissant, la jeune femme incarne symboliquement l'art chez Gustav Klimt (*Nuda Veritas*, 1899, Vérité sensuelle, accompagnée de la citation de Schiller : « Si tu ne peux plaire à tous par tes actes et ton art, plais à peu. Plaire à beaucoup est mal. », ou chez Ferdinand Hodler dont l'expressionnisme étonne encore. En 1896, *La Vérité sortant du puits armée de son martinet pour châtier l'humanité* de Jean-Léon Gérôme exprime sa vérité en peinture, au moyen d'une déité courroucée et vindicative contre la modernité picturale. Chez Gustave Moreau, Jules Lefebvre ou encore Jean-Jacques Henner, dont le tableau était destiné à une salle officielle de l'Université de la Sorbonne, la vérité retrouve des accents apaisés de féminité et de splendeur... Une Vérité iconique mais affadie, présente pourtant, comme un inlassable rappel à tenir également haut le flambeau lorsqu'il s'agit de défendre sa cause.

Le présent volume se compose de deux parties. La première concerne la méthodologie de l'épreuve aux concours des CPGE commerciales tandis que la seconde propose des exemples de dissertations rédigées dans l'optique de ceux-ci. Il s'agit donc de décliner progressivement les grandes thématiques liées au sujet. Un recueil de citations complète cet ouvrage. Le thème de la vérité nécessite une approche réfléchie et documentée, afin d'éviter le double écueil des lieux communs et des banalités, toujours préjudiciable à la qualité d'une copie.

# Méthodologie

PIERRE BENOIT

## Introduction

Le projet d'une méthode de dissertation est toujours une gageure puisqu'une dissertation reste l'œuvre d'un sujet vivant et d'une pensée libre. Néanmoins, elle répond à des conditions de lisibilité et d'intelligence qui ont fait l'objet de conventions repérables et transmissibles. Elles sont aussi, plus ou moins implicitement, celles qui font l'objet des évaluations lors des concours. On est toujours heureux de constater que les correcteurs partagent des modes d'évaluation communs, résultats d'une expérience dans la discipline de culture générale et de l'enseignement à plusieurs générations d'étudiants. Ces conventions et ces attentes peuvent faire l'objet d'un enseignement.

Deux approches méthodologiques s'opposent ordinairement. Celle des « conseils méthodologiques » a l'immense avantage de repérer des points de difficultés, de faire réfléchir les étudiants et de ne rien leur imposer, laissant à leurs professeurs l'éventuel soin de le faire. Elle a l'inconvénient de ne pas proposer de modèle de référence et d'exercice qui pourrait en découler. L'autre approche consiste à proposer une méthode précise. Elle a l'avantage d'être cohérente et opératoire mais possède l'inconvénient de toute formalisation. Je fais pourtant le choix de cette dernière approche, pensant que vous, les candidats qui me lisez, aurez la liberté de n'utiliser cette méthode que comme une série de conseils. De la sorte, nous conserverons les avantages de ces deux approches. Je tâcherai vous de proposer des moyens ordonnés et cohérents pour réaliser une dissertation de culture générale, ce qu'on peut attendre d'une méthode. Une méthode diffère en cela d'une « recette » par sa cohérence. La rédaction de la conclusion dépend par exemple de l'élaboration de la problématique et aussi de l'expression de l'introduction.

Années après années, le professeur découvre les difficultés récurrentes des étudiants et tache d'y remédier par des propositions diverses. Je ne présumerai pas que les étudiants savent rédiger une dissertation de culture générale en arrivant en première année de CPGE commerciale. Certes, ils possèdent des rudiments de méthodologie qu'ils ont mis en œuvre dans des matières diverses. Mais ces éléments, une fois le bac passé, se révèlent des étapes qui réclament un nouveau chemin. Et puis, la matière de « culture générale » est nouvelle et possédera ses pièges propres.

Ce sont ces trois points, quelques repères, quelques remèdes et des éléments cohérents de méthodes, que je vous proposerai. Il va de soi que je ne prétendrais pas, en quelques pages, à l'exhaustivité en la matière.

Nous procéderons en plusieurs moments. D'abord, nous tenterons de définir rapidement la matière de « culture générale » et ses attentes propres. Puis nous traiterons de la dissertation proprement dite (préparation et rédaction). Durant l'exposition, nous donnerons plusieurs exemples traitant du thème de la vérité.

## I. La culture générale et la thématique de la vérité

La culture générale est une matière ignorée mais pourtant présente dans les exigences des concours de nombreuses écoles supérieures de commerce. Pour réaliser une dissertation dans cette matière, il est utile de mieux comprendre ce qu'elle est et aussi ce qu'elle n'est pas. Nous montrerons les attentes qui en découlent pour les étudiants de classes préparatoires commerciales. De la sorte, vous comprendrez mieux les exigences de votre travail.

### 1. La culture générale désigne un héritage à penser

*Ce qui fait référence socialement.* La culture, prise dans sa fonction sociale, est un ensemble de références communes à une société donnée. La culture générale indique ici une connaissance de ce qui fait référence dans notre société. « Générale », dans un premier sens, signifie « commune ». De fait, la formation commerciale doit permettre d'établir une relation réfléchie d'échange au tout-venant. Il faut identifier ce qui fait référence dans l'opinion commune, ce que ces références signifient et quels problèmes elles posent. En cela la culture générale se distingue de la philosophie au sens antique parce qu'elle ne prétend pas se déployer dans un cercle savant, mais travaille sur l'opinion. L'opinion est ce qu'on a reçu des autres sans trop savoir comment.

*Ce qui constitue un monde commun.* La culture générale se rapporte ainsi aux *topoi*, aux lieux communs, qui permettent de penser en commun. Ces évidences ou problèmes qui nous font penser sont le plus souvent impensés et relèvent des croyances. Ainsi, nous croyons spontanément que la liberté est nécessaire au bonheur de l'humanité ou que le choix amoureux est essentiel à l'individu, ou que s'affirmer comme individu est nécessaire à l'homme ou que le développement de la technique est utile *mais* dangereux. Ce sont des *topoi*.

Sans ces impensés, pas de monde commun. Si toute parole devait être nécessairement remis en doute pour avoir le droit d'être exprimée, alors nous ne pourrions plus parler, il n'y aurait ni citoyenneté, ni vie sociale. Nous vivons de traditions, d'évidences, de certitudes immédiates, mais aussi d'objets, de faits, d'expressions, qui nous relient les uns aux autres et nous travaillent. Par exemple, il est évident pour nous qu'existent une pluralité de points de vue, que ce que nous affirmons est le résultat d'une culture ; nous savons que la vérité est une réalité subjective et que les vérités diffèrent selon les cultures. Nous avons intégré le travail du doute et nous ne semblons pas prêts, d'emblée, à admettre des discours fantastiques ou superstitieux. Les propos religieux, ne s'imposent pas d'emblée comme vrais alors que les preuves scientifiques nous semblent crédibles. Quels que soient les affirmations ou les mœurs de quelqu'un, nous nous disons qu'elles sont le résultat de ses choix. Ces données nous permettent de décrire notre culture de la vérité comme relativiste, individualiste et positiviste. La culture générale accueille d'emblée ces *topoi* et les assume dans sa rhétorique.

*La culture contemporaine et la culture classique.* Parce que, dans ces *topoi* se rencontrent à la fois dans l'héritage de l'Histoire et dans la vie actuelle, la culture générale associe le souci de l'héritage des références culturelles et celui des réalités contemporaines. Nous sommes tous à la fois des héritiers et des acteurs de la culture.

Pour commencer par le plus ancien, la question de la vérité ne peut éviter la référence à Socrate, premier philosophe moraliste, tenant que l'attachement à la vérité est ce qui fonde la dignité humaine. De même, nous ne pouvons ignorer ses adversaires : Calliclès, dans le *Gorgias* de Platon, sorte de Nietzsche de l'antiquité ; les sceptiques, qui pourtant se veulent des socratiques, et amènent vers une forme de relativisme. Nous ne pouvons ignorer la vérité comme question théologique en occident, à la fois en référence aux Livres saints, comme à la figure du témoin (Moïse, saint Paul, Mahomet) ou du Verbe incarné (la Vérité prend chair et visage). Nous ne pouvons l'éviter comme question spirituelle : celle du Bouddhisme (les quatre vérités) ou du Taoïsme, ou celle de l'itinéraire spirituel à la manière d'un saint Augustin ou d'un Epictète, ou d'un itinéraire existentiel, comme celui de Hans Castorp dans *La Montagne magique* de Thomas Mann ou de Hamlet pour « faire la vérité » concernant le meurtre de son père. Nous héritons aussi des démarches critiques, celle des Lumières ou de la pensée analytique, ou encore de la déconstruction et du Nouveau Roman. Ou encore, nous héritons des critères scientifiques de la validité d'une proposition. Et je ne parle pas de ce que nous devons aux arts, aux politiques, aux historiens, aux ingénieurs, etc. Bref, notre héritage est vaste et possède des tensions internes.

Dans la culture contemporaine, la question de la vérité se pose de manière nouvelle au travers des procédures de validation de l'identité sur un site internet, par les soucis de la preuve policière, par la question du virtuel, par le souci permanente de la sincérité et, inversement, la justification incessante du mensonge. Le contexte de nos démocraties postmodernes pose à nouveau la question de la vérité comme transparence. Des objets nouveaux se présentent pour produire ou attester de la vérité : le sérum de vérité, la télé réalité, la clé digitale, etc. De nouveaux problèmes adviennent qui sont de nouvelles tromperies, de nouvelles procédures, de nouvelles références et connaissances. Les séries télévisées, les nouvelles technologies, la chirurgie esthétique, les bandes dessinées et les films, la culture mondialisée et commerciale, et bien d'autres éléments, constituent de nouveaux lieux, de nouveaux objets, de nouvelles approches, de nouveaux *topoi* de la vérité dans la culture contemporaine.

La culture générale fait se rassembler l'héritage et les données contemporaines. L'un et l'autre doivent dialoguer. Ainsi, la clé digitale est une manière d'attester de l'identité d'un possesseur de téléphone ou de la personne autorisée pour l'accès à un espace réservé. Elle interroge la relation entre le corps et l'identité de même qu'elle interroge les moyens de saisir le corps comme une pure apparence (d'où les jeux pour tromper sur l'identité employé dans des films d'espionnage). La bande dessinée XIII interroge la vérité de l'identité : est-elle dans son passé et sa mémoire (tradition) ou, finalement dans ses actes (existentialisme) ? Platon, Sartre, Shakespeare, Van Hamme, M6, dialoguent grâce à la démarche de la culture générale. Il ne s'agit pas de prétendre à unifier tout cela, mais à les situer dans une relation dialogale, réflexive et critique.

## 2. La culture générale est une discipline de la pensée

*La culture générale est une démarche critique.* Pour le philosophe l'opinion est incertaine, inconsciente et confuse ; en culture générale elle relève d'un héritage plus ou moins lointain, du

résultat de l'influence des pouvoirs, des frictions entre les peuples et entre les personnes. La culture générale accueille d'abord ce dont la philosophie se méfie spontanément, mais elle devra l'évaluer.

Ce que nous recevons du présent et du passé, nous devons en juger. Juger c'est identifier, comprendre, développer, cerner et limiter, analyser, expliquer, questionner, évaluer. Le jugement est une opération de vérité. Ce qu'on reçoit en héritage comme référence et constate dans le présent comme réalité est-il vrai ? Paradoxalement, c'est une fidélité à l'héritage que de se poser la question de sa vérité, puisque sa prétention est d'être vraie. C'est aussi une fidélité à l'héritage que cette question critique, parce que l'héritage est aussi dialoguant et critique. Nous héritons du dialogue entre Platon et Nietzsche sur la valeur de la vérité ; de celui entre les sceptiques et les dogmatiques sur l'existence du vrai ; et de bien d'autres sur tous les domaines et dans toutes les disciplines. L'héritage est lui-même critique.

Certes, notre jugement n'a pas la prétention d'être définitif, et il est respectueux de ce que nous pressentons de génie chez les auteurs auxquels nous avons à faire. La critique est humble mais elle est nécessaire. Sans jugement critique, pas de liberté, pas de rapport actuel à la vérité, et finalement pas de pensée, ni d'humanité vivante. La culture générale n'est pas la mise en ordre du patrimoine mais un exercice vivant de la pensée inscrite dans sa relation au passé et au présent.

Surtout, le jugement critique a une fonction de lucidité, de libération et de responsabilisation. Notre époque, disions-nous précédemment, est individualiste, relativiste et positiviste. Il faut s'en rendre compte, le prendre en compte et le comprendre avec de nombreux sociologues et observateurs de la société. Mais, non seulement nous ne sommes pas tenus, en culture générale, de nous accorder avec ces valeurs, mais en plus nous avons le devoir d'être lucides sur les problèmes qu'elles posent. La culture générale n'est pas un consentement aveugle au temps présent, comme trop souvent des étudiants l'imaginent et des copies le laissent penser. Elle est une discipline critique de la culture du temps. Des auteurs comme Régis Debray, Alain Finkielkraut, Pascal Brückner, Caroline Fourest, Claude Habib, Alain Lipovetsky, Bernard Stiegler, Peter Slöterdijk, par exemple, parmi beaucoup d'autres, pensent la culture de notre temps et, ce faisant, ils mettent en valeur les problèmes qu'il pose. Mais jamais leur pensée ne consent à ce qu'elle observe. Penser, c'est juger. Sur cette base, la pensée peut s'avérer responsable de ce qu'elle énonce. La culture générale adopte ainsi une posture de liberté critique et responsable.

Aussi, en assumant passé et présent, et en pensant dans la culture à laquelle on appartient, il ne s'agit pas pour autant d'être à la remorque de celle-ci. En saisissant les problèmes qu'elle pose, il faudra penser ce qui permet d'avancer vers des solutions meilleures, plus vraies, plus exigeantes, plus éthiques, plus éducatives. La culture générale emprunte à la philosophie sa critique de l'opinion et l'exigence de la dépasser pour penser les exigences propres à la vérité. En cela la réflexion engage un chemin solitaire et la responsabilité inaliénable de la pensée. La discipline de culture générale est une prise de responsabilité sur la culture de son temps, l'effort pour la recevoir, la penser et l'orienter. C'est ainsi que les classes préparatoires aux écoles supérieures de commerce engagent une pensée tournée vers l'avenir et forment des cadres supérieurs capables d'orienter des échanges commerciaux.

*Approche complexe et conceptuelle.* L'approche de la culture générale, parce qu'elle prend en compte la pluralité des données de l'héritage et du présent, est d'emblée une approche complexe du réel. La complexité assume que la vérité est saisie par de multiples réalités, sur de

multiples terrains et dans des approches multidisciplinaires. La vérité est une donnée du droit, notamment dans les procès. Elle appartient à la démarche des arts, à la fois dans le processus de création, dans les résultats, dans les critiques qui sont faites des œuvres. Elle appartient à démarche des sciences, qu'elles soient sciences de la nature ou sciences humaines, sciences dures ou sciences molles, sciences exactes ou sciences interprétatives. La vérité est une question sociologique, par exemple posée par Raymond Boudon dans *L'idéologie*. En économie, elle interroge par exemple le droit à l'information dans des échanges financiers. C'est une question de philosophie politique et de pratique politicienne. C'est une question de théologie, de littérature, de philosophie, de poésie, de finance, etc.

Cette complexité, pour ne pas être seulement juxtaposée, doit être assumée et ordonnée conceptuellement. Les concepts sont distingués et non pas confondus. Le concept de vérité en droit, n'est pas un concept métaphysique. Il se définit comme ce qui est constaté comme un fait attestant de l'application ou non d'une règle de droit. La vérité métaphysique serait la réalité ou la valeur ou le principe suprême de la connaissance. En droit, on ne prétend pas à une valeur métaphysique. De même, la vérité en économie n'a pas de signification juridique ou métaphysique.

Cette complexité est rassemblée par des principes, c'est-à-dire par des « pourquoi ». La vérité comme « évidence » repose sur le principe que la condition première de la vérité est le « je pense ». La vérité comme correspondance, repose sur une ontologie de la relation entre l'intelligence et du réel qui, elle-même, peut reposer sur une théologie de l'harmonie préétablie entre le réel et l'homme donnée par la divinité. Nous parlons donc, en culture générale, de complexité en pensant cette complexité dans ses distinctions et ses principes.

Cette approche complexe est donc jugée et doit aussi être problématisée. Pourquoi, en effet, préférer un concept scientifique de vérité à un concept métaphysique ; pourquoi préférer un concept économique à un concept politique ? Cela repose sur des problèmes fondamentaux : la vie commune repose-t-elle sur des échanges économiques, de sorte que l'économie soit plus fondamentale que la politique ? Ou l'expérience sensible est-elle le critère ultime de la vérité ? La confrontation des concepts est aussi une confrontation des valeurs et repose sur des décisions fondamentales de sens.

*Un savoir des principes.* La culture, prise comme donnée intellectuelle, est ainsi un savoir et on attendra dans cette épreuve que les étudiants maîtrisent des savoirs. Lesquels ? Tous, en général, et aucun en particulier. La culture « générale » se distingue ainsi des cultures « particulières » comme le médecin généraliste des médecins spécialistes. Le généraliste est capable d'un diagnostic situant la zone d'un problème de santé et indiquant ainsi le spécialiste qu'il faudrait mobiliser pour soigner. Il connaît les spécialités (cancérologie, gastrologie, otorhinolaryngologie, etc.), non dans leurs détails, mais dans leurs principes. Il possède la capacité à *diagnostiquer* le type de mal. « Général » ne signifie donc pas « vague » ou « imprécis », mais principal. Ainsi il faut distinguer une conception adéquationniste de la vérité (la vérité est une correspondance entre la pensée et le réel), une conception empiriste (la vérité est ce qui est attesté par la preuve sensible), une conception subjectiviste (la vérité est l'évidence rationnelle), une conception procédurale (la vérité est le résultat de la validation par un dispositif critique et expérimental), etc. Pour distinguer ces « -ismes », toujours réducteurs, et les faire discuter, il faut se situer au niveau de leurs principes de fondation.

La culture générale se rapproche en ce sens de la conception antique de la sagesse comme connaissance des premiers principes et des premières causes (Aristote). On cherche le « pourquoi » de l'héritage et des réalités, ce qui les constitue de manière principale (leurs causes) et ce qui est principal dans leur signification (leur sens).

### 3. Une matière mixte et équilibrée

Pas de culture générale sans attitude critique. Pas de culture générale sans interrogation sur les principes. Pas de culture générale sans prise en compte de la complexité. Sans tout cela la culture générale ne serait pas une discipline mais le simple enregistrement de faits curieux et d'anecdotes, comme au Café du commerce.

*Professeurs de lettres et de philosophie.* La complémentarité de la philosophie et des Lettres importe en Culture générale. Les deux disciplines ont en commun une dimension conceptuelle, réflexive, problématique et expressive. Leurs pôles d'insistances diffèrent. Sans doute les Lettres aident-elles plus que la philosophie à constater les subtiles variations du réel, les infimes ou radicaux mouvements de l'âme provoqués par l'apparition d'une ombre ou d'un éclair lumineux. Par le souci du texte, on reçoit le monde dans toutes ses finesses. L'expérience du monde et des mots se conjugue dans la littérature. La subtilité des mensonges de Julien Sorel ou du père des *Frères Karamazov*, ou la violence des illusions du père fou souverain dans *Le Roi Lear*, marque les manières dont la vérité est expérimentée et écrite dans le monde humain. En philosophie, la question des principes, des concepts et des arguments sera plus centrale. La démonstration demeure un modèle de l'expression philosophique qui s'efforce toujours de se prouver par l'ordre des raisons. Sans doute est-ce parce que la pratique philosophique admise dans les dissertations de culture générale correspond à une conception moderne de la discipline. L'exercice dissertatif est rationnel avant tout.

La complémentarité des deux disciplines est aussi une complémentarité typique de la culture générale, prise entre l'exigence démonstrative scientifique et la démarche rhétorique. Bien que cette dichotomie soit caricaturale et infidèle à l'histoire des deux matières, l'apprentissage rhétorique est plus le fait des professeurs de Lettres et la démarche scientifique et démonstrative plutôt le fait des professeurs de philosophie. Les deux démarches s'imposent puisque la culture générale tisse en un même vêtement le langage de tous et les croyances communes, d'une part, avec un ordre démonstratif et critique. Cette association n'est pas contre nature. Elle répond finalement à une exigence de relation, de lucidité et de liberté responsable.

*Culture générale et vulgarisation.* La complémentarité entre rhétorique et science répond aussi à l'exigence de communication du savoir. La culture générale n'est pas le travail d'un spécialiste d'une discipline. Elle suppose sans cesse la conversion du langage technique d'une discipline dans la langue ordinaire cultivée. Le professeur de culture générale, pourtant spécialiste de sa matière, et ses étudiants deviennent des passeurs de sens. La problématique du relativisme, qui traverse la philosophie chez Platon ou Guillaume d'Ockham ou Claude Lévi-Strauss ou Michel Foucault, est extrêmement complexe et difficile. Pourtant, elle est au cœur de la relation de notre société à la vérité, ne serait-ce que dans la vie conjugale (l'adultère) et la parenté (le secret sur les origines). Il appartient à la démarche de culture générale de clarifier ces questions pour « le grand public cultivé ».